

point de marcher, seront à la tête de leurs corps respectifs, ainsi que cela a eu lieu lors de l'arrivée à Paris de l'armée qui s'était illustrée en Crimée par le siège de Sébastopol.

Voici quelques renseignements extraits d'une correspondance particulière :

« Jamais fête de souverain n'aura eu l'éclat qu'aura la fête de l'Empereur le 15 août. L'entrée triomphale de l'armée d'Italie suffirait à elle seule à donner à cette cérémonie le caractère des plus imposantes solennités. Nous allons revoir ces vaillants soldats qui ont tenu d'une main si ferme le drapeau français et si j'en crois les augures, l'ovation de Paris dépassera de beaucoup les ovations italiennes dont les correspondances ont fait tant de récits. Les préparatifs commencent déjà. On m'assure que des marchés sont passés avec divers entrepreneurs pour une douzaine d'ares de triomphe. On tord des guirlandes, on tresse des couronnes et jamais les marchands de lanternes chinoises et de drapeaux n'ont fait d'aussi brillantes affaires.

« Je remarque à la devanture de boutique des dits marchands une quantité notable de drapeaux autrichiens. Après la paix de Sébastopol, les drapeaux russes se mêlèrent aussi aux drapeaux français; on ne peut pas faire moins pour l'Autrichien que pour le Russe, mais je doute qu'à Saint-Petersbourg ou à Vienne un patriote s'avise de pavoiser sa maison de notre drapeau tricolore.

« On assure qu'en récompense de leur belle conduite, les turcos seront de la fête. Ce sera assurément un des épisodes les plus intéressants de la journée. Voyez-vous d'ici, les turcos à Paris? Quel succès font? L'étoile des zouaves en pâlisra. »

« On a beaucoup parlé du dévouement des dames milanaises pour nos blessés; mais rien de ce qui a été dit n'approche du fait suivant, qui est raconté dans une lettre écrite par un capitaine du 5^e, M. Maly, d'Agonac, lequel se trouve lui-même dans un des hôpitaux de Milan :

« Une très riche dame de Milan avait mis à la disposition des blessés un de ses palais avec cent cinquante lits. Parmi les malheureux soldats logés dans ce palais, se trouvait un grenadier du 70^e, amputé à la suite de Magenta, et dont l'état était désespéré. Cette dame, cherchant à consoler le blessé de ses souffrances, lui parlait de sa famille, et celui-ci racontait qu'il était fils de pauvres paysans du département du Gers; que tout son espoir en mourant était de les laisser dans la misère, puis que lui seul aurait pu les faire vivre. Il ajoutait que ce serait une bien grande consolation pour lui d'embrasser sa mère avant de mourir.

« Cette dame, sans lui donner aucune espérance trompeuse, le quitte, monte en chemin de fer, se rend dans le département du Gers, auprès de cette famille dont elle s'était fait donner l'adresse, s'empare de la mère du blessé, après avoir laissé 2,000 fr. à la famille, ramène la mère avec elle à Milan, et, cinq jours après la conversation qu'elle avait eue avec le grenadier, le fils embrassait sa mère en pleurant et remerciant sa bienfaitrice.

« Depuis cette époque, la mère habite le palais aux dépens de la comtesse, qui se chargera de la ramener en France; et tous les jours on peut voir cette pauvre mère auprès du lit de son fils, dont la santé se maintient par la joie qu'il éprouve. Y a-t-il beaucoup d'actes de charité semblables? »

« Un déplorable accident vient d'arriver à l'un de nos artistes les plus éminents, à Roger, de l'Opéra. Il chassait, vers 7 heures du matin, dans le parc de sa maison de campagne, à Villiers-sur-Marne, lorsque, voulant franchir une haie, il déposa contre elle son fusil, puis saisit son arme de la main droite par l'extrémité du canon. Dans ce mouvement, le coup partit, et toute la charge, faisant balle, vint lui fracasser l'avant-bras. Les docteurs Laborie et Hugnier, appelés sur-le-champ, jugèrent l'amputation indispensable. Cette terrible opération eut lieu à 3 heures et Roger la supporta avec le courage et la résignation les plus admirables. L'état du malade est aussi satisfaisant que possible.

« Nous recevons de nouveaux renseignements sur l'accident arrivé sur le chemin de fer de Turin. Voici comment l'Indipente, de Turin, raconte cet événement :

« Le 25 juillet, à sept heures et demie du matin, deux trains, l'un de Turin, l'autre de Suse, se sont rencontrés auprès de Saint-Paul, à trois kilomètres de Turin.

« Le train de Suse était chargé d'artillerie piémontaise; il contenait aussi quelques voyageurs venant de France; il était remorqué par une locomotive. Le train de Turin était chargé des pièces de canon prises par les Français sur les Autrichiens à la bataille de Solferino; quelques wagons seulement contenaient des chevaux et des bagages. Ce train était remorqué par deux locomotives.

« Le théâtre de l'événement présentait un amas informe de locomotives et de wagons brisés, de chevaux mutilés et de membres humains; on a constaté jusqu'à 11 morts et 30 blessés.

« A peine la nouvelle de ce grave désastre était-elle connue à Turin, que des médecins y sont arrivés de tous côtés pour donner des secours; parmi eux on distinguait le médecin en chef des troupes françaises campées auprès de Suse. Les habitants des localités environnantes ont rivalisé de zèle pour venir en aide aux blessés.

« Un officier français, prévenu la veille de l'arrivée de sa femme et de ses deux fils, s'est transporté sur le lieu du désastre en proie à la plus terrible anxiété; sa femme était vivante, mais les enfants avaient été écrasés par le choc des deux trains.

« Les machines étaient tellement entrées les unes dans les autres, qu'on n'a pu les séparer qu'à l'aide d'une machine à vapeur venue de Turin. »

« Les journaux et les livres se sont tellement multipliés en Amérique durant ces dernières années, qu'il y a dans le seul état de New-York 700 manufactures de papier dont les 2,000 machines fonctionnent jour et nuit pour produire annuellement 270 millions de livres de papier qui se vendent 27 millions de dollars. Une livre et un quart de chiffons donnent un livre de papier. 340 millions de livres de chiffons sont employées annuellement à la fabrication du papier.

Les Coffres-forts Gruson ont acquis une vogue justement méritée par les soins apportés à leur confection et surtout par la remarquable perfection d'un travail qui offre toute garantie. Aussi toutes les maisons importantes font achat d'un coffre-fort du système Gruson. Rue Sainte-Catherine, 75, à Lille.

CHEMIN DE FER DU NORD. VOYAGE A LA MER.

DIMANCHE 7 AOUT 1859
Train de Plaisir de Tourcoing, Roubaix, Seclin, Lille, Armentières et Bailleul à DUNKERQUE.

PRIX DES PLACES, (aller et retour compris).
2^e classe, 5 fr.; 3^e classe, 4 fr.

Table with 2 columns: Station and Price. Rows include Départ de Tourcoing, Roubaix, Seclin, Lille, Armentières, Bailleul, Arrivée à Dunkerque.

Table with 2 columns: Station and Price. Rows include Départ de Dunkerque, Arrivée à Bailleul, Armentières, Lille, Roubaix, Tourcoing, Seclin.

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes. On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE DES AMATEURS DIMANCHE 7 AOUT REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

- 1. ON NE PASSE PAS, com.-vaud. en un acte.
2. CROQUE-POULE, comédie en un acte.
3. LA CORDE SENSIBLE, com.-vaud. un acte.
4. MARGOT, vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures 3/4. Prix des places : Première galerie, 1 f. 50 c. - Stalles de parquet, 1 f. 50 c. - Parquet, 1 f. - Amphithéâtre, 75 c. - Parterre, 50 c.

CHEMIN DE FER DU NORD INDICATEUR DES TRAINS

CORRESPONDANCE avec la Belgique, l'Allemagne & l'Angleterre. Se vend chez J. REBOUX IMPRIMEUR Prix : 15 centimes.

On peut se procurer, chez J. REBOUX, rue Neuve, 20, à Roubaix.

Une Presse à copier

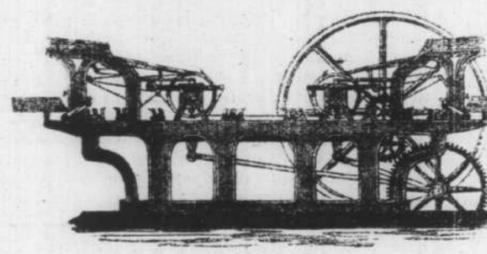
avec le registre et tous les accessoires nécessaires au prix de VINGT-CINQ FRANCS. Les PRESSES A COPIER de ce système sont d'une précision remarquable, et d'une solidité à toute épreuve, leur inventeur a obtenu une médaille de seconde classe à l'exposition universelle.

ENCRE STEPHENSON

L'ENCRE STEPHENSON est la seule qui soit employée avec succès pour toutes les écritures et dans les administrations. Elle est d'une fixité inaltérable. L'ENCRE STEPHENSON est inimitable, elle ne contient aucun acide et n'altère pas les plumes métalliques. Seul dépôt chez J. Reboux, 20, rue Neuve, à Roubaix.

KERMESSES. Dimanche 7 août. Bersée, Wazemmes. Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE 20, RUE NEUVE ROUBAIX.

supposer l'existence du coup qui se prépare, et qui en fait découvrir le danger.

« Vous êtes un homme d'honneur, monsieur le comte, et s'il m'est jamais arrivé d'être injuste à votre égard dans mes pensées, je vous en demande pardon.

« Démontrerez-vous mon innocence à mademoiselle Elise, monsieur le baron? »

« Je vous le promets.

« Et Litholf, ou Benowski, comme il se nomme maintenant... »

« Je vous comprends, monsieur le comte, et je vous assure qu'il fera bien de se tenir en garde contre moi, si l'on tente cette attaque aussi blessante pour la reine, qui a résolu de relever par sa présence l'éclat de cette partie de plaisir, que pour mademoiselle Alstern elle-même.

« Si vous réfléchissez, monsieur le baron, au déguisement qu'a pris ici Litholf... »

« Oui, vous avez parfaitement raison. En ce moment, Feldmans s'imaginait que Litholf, ayant appris qu'Elise Alstern était à Naples, avait pu obtenir de l'amiral Hood une mission dans cette ville, afin d'en profiter pour mettre à exécution son projet contre elle.

« Et c'est encore Sarelli qui doit exécuter ce coup de main contre mademoiselle Alstern? »

« Comme vous le dites, monsieur le baron. Ce dernier se mit à se promener avec agitation dans la pièce. Il se rappelait avec douleur qu'un Sarelli était à la tête des brigands qui l'avaient attaqué le soir où Benowski gardait la porte du palais.

« Benowski et Sarelli d'intelligence dans le complot, ce serait une abominable trahison, » murmurait-il tout bas. Il croyait tenir un des fils de l'intrigue, et il

résolus de ne pas le lâcher avant d'en tenir la trame tout entière.

Sur ces entrefaites, on frappa à la porte. « Entrez! » cria-t-il.

Feldmans et Berghen furent stupéfaits de voir entrer Benowski.

Un sourire fier et dédaigneux se dessina sur les lèvres du comte, tandis qu'un sombre nuage passait sur son front. Feldmans regarda Benowski avec étonnement et recula d'un pas. Mais aussitôt il parut se repentir de cette faiblesse, et, affectant de ne pas faire attention à lui, il s'adressa à un valet de chambre.

« Davon, cria-t-il, mets-moi mon manteau. » Il n'échappa point à Benowski qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Il s'était attendu à un bienveillant accueil de la part de Feldmans, et il se sentit blessé.

« Monsieur le baron, » dit-il.

Feldmans s'arrêta devant lui et le regarda fixement. S'il avait pu suivre son premier mouvement, il aurait sommé Benowski de se mettre en garde; mais il lui fallait avoir égard aux intérêts de Berghen, qui exigeaient qu'on laissât aux événements leur libre cours. Il lui fut cependant impossible de maîtriser complètement sa colère.

« Monsieur le lieutenant, dit-il, si vous voulez tenter un coup, gardez-vous bien de me tomber sous la main. »

Et sans ajouter un mot, il sortit, accompagné de Berghen, qui jeta encore, du seuil de la porte, un regard moqueur sur le lieutenant disgracié.

Benowski demeura immobile d'étonnement. On l'avait évidemment calomnié, et il ne comprit que trop bien d'où partait la calomnie. A peine de retour de Rome, où il avait ac-

compagné l'abbé d'Héral et monsieur Vignès, il avait fait sur-le-champ son rapport au général Acton; puis il s'était rendu immédiatement chez Feldmans.

Vivement affecté de se voir méconnu par le baron, qu'il avait toujours tenu en haute estime, il se réservait de lui demander une explication dès que l'occasion se présenterait.

En quittant l'appartement de Feldmans, il aperçut, dans la pièce d'en face, le pâle visage de Daniel, qui avait les yeux fixés sur lui. A la vue de cet homme, il fut saisi d'un sentiment inexplicable.

L'intérêt qu'il avait témoigné à Benowski, ainsi que le voile mystérieux dont il s'était entouré de tout temps, lui avait assuré une place durable dans le souvenir du jeune homme. Mais en ce moment cette rencontre impressionnait le lieutenant par un autre motif encore : il avait quitté sa patrie et perdu, pour ainsi dire, tout espoir d'apprendre jamais qui étaient ses parents; néanmoins, une voix intérieure ne cessait de lui parler d'eux. Très souvent, quand le service ne l'absorbait pas tout entier, il se flattait de l'idée qu'il les presserait un jour dans ses bras, et que dès lors ceux d'Elise s'ouvriraient aussi pour le recevoir. Alors se présenteraient fréquemment à sa pensée Daniel et la princesse Alexandrowa, et enfin le souvenir de cet instant fugitif où celle-ci lui avait donné son portrait si richement enchâssé.

« Daniel serait-il mon père? se dit-il maintes fois; impossible, » répondait-il toujours à ses propres questions. Il m'a témoigné de l'intérêt, mais pas une tendresse paternelle, » il se refusait à penser que Daniel fût son père.

« Et la princesse serait-elle ma mère? Bah! cette femme était folle.

« Mais ce portrait qu'elle m'a donné est certainement celui de ma mère; oui, c'est son image. Ses yeux me regardent avec tant d'affection, la bouche me sourit si tendrement; oui, c'est elle, c'est ma mère. »

« Il faut que je voie Daniel. » Et il entra.

« Vous me reconnaissez donc? dit Daniel, lorsque Benowski s'approcha de lui. Je croyais être méconnaissable.

« Vous êtes malade, Daniel, bien malade.

« Je sens que c'en sera bientôt fait de moi. O mon Dieu, comme je souffre!

« Mais, pour l'amour de Dieu, que vous est-il arrivé? »

« Regardez ici, vous pouvez voir... dit Daniel en lui montrant sa blessure... ce sont les suites d'un duel.

« D'un duel? Que dites-vous? Avec qui? »

« Demandez-le, à l'occasion... »

« A qui? »

« A personne, » répondit Daniel qui s'était ravisé.

La conversation fut suspendue. Anna entra au couvent, toute étincelle d'amitié pour les hommes s'éteignit dans l'âme de Daniel. Les plans de vengeance qu'il continuait de poursuivre contre Feldmans pouvaient être considérés comme le travail de son heure suprême, tandis qu'il voyait approcher la mort avec indifférence.

« Pendant votre séjour dans la capitale de la Suède, reprit enfin Benowski, vous m'avez conduit un jour chez une princesse Alexandrowa. Auriez-vous la bonté de me dire quelle était cette dame et sa position à mon égard? » Daniel restait muet. (La suite au prochain numéro).